

## Ubu chez Dubé

Louise Vigeant

---

Numéro 66, 1993

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/29531ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer cet article

Vigeant, L. (1993). Ubu chez Dubé. *Jeu*, (66), 118–123.

## La visite



Dessin :  
Jean-Pierre Langlais.

Louise Vigeant

## Ubu chez Dubé

Il y a la visite qu'on invite et celle qui s'invite. Il y a la visite qui s'invite à cause de l'ennui — on se sent seul chez soi, ou même en couple (ah! *les Beaux Dimanches*); il y a la visite qu'on invite par obligation, pour des raisons professionnelles ou familiales; et, heureusement, il y a la visite qu'on invite pour le plaisir! Le plaisir de la rencontre amicale, de l'échange intellectuel, et la joie de la surprise.

Dans cette chronique, il sera question de «la visite» que nous recevons à Montréal, de ces artistes, nombreux, qui viennent nous voir et se montrer! Pour notre plus grand plaisir, bien sûr! Pendant des festivals, ou entre ceux-ci, il vient bien des gens de théâtre. Des compagnies présentent leurs spectacles, des metteurs en scène travaillent avec des troupes locales. Ou encore, des professeurs invités, souvent renommés, viennent dispenser des cours : le Département de théâtre de l'UQAM, par exemple, a invité cette année Anne Ubersfeld et Nicola Savarese.

Pour cette première chronique, je suis allée rencontrer l'auteur et metteur en scène Joël Dragutin, en visite à l'Espace Libre en février dernier, où sa troupe, Théâtre 95<sup>1</sup>, a présenté sa *Trilogie des tables*. Drôle et stupéfiante à la fois, cette série de spectacles s'est avérée particulièrement accablante pour notre société où, très souvent, le divertissement remplace la culture, le prêt-à-penser est encore plus populaire que le prêt-à-porter, et où l'on croit que la liberté, c'est la possibilité de «zapper».

Théâtre 95 était à Montréal dans le cadre des troisièmes Échanges internationaux qu'il

1. Tablant sur l'enracinement, la troupe se nomme Théâtre 95, d'après le numéro du département où elle s'est installée, à Cergy-Pontoise, en région parisienne. Théâtre 95, qui existe depuis 1982, c'est une troupe et un lieu de production et d'accueil, avec une salle de spectacle, des ateliers, une école.

organise et qui se sont poursuivis à Paris en avril avec, entre autres activités, la présentation de *la Trilogie de l'homme* de Robert Gravel, une production du Nouveau Théâtre Expérimental qui porte, selon Dragutin, un regard semblable au sien sur la société.

On peut en effet reconnaître aux deux *Trilogies* des thèmes proches puisqu'elles touchent «la décadence, la barbarie, la violence, la spéculation, bref, tous les maux dont souffre la société aujourd'hui», comme me le déclarait Joël Dragutin. En outre, bien que leurs spectacles soient de styles différents, les deux troupes recourent à un hyperréalisme frisant le surréalisme pour proposer leur portrait de mœurs. D'ailleurs, c'est ce genre d'affiliation artistique qui prévaut pour l'organisation de ces Échanges internationaux de Cergy-Pontoise où l'on invite des auteurs qui posent un regard critique sur la société de leur pays. On se trouve des affinités idéologiques avec des gens pour qui le théâtre doit contribuer à mieux faire voir la confusion actuelle dans laquelle nous trempions individuellement et socialement. Joël Dragutin veut un théâtre qui dise cette «défaite de la pensée» qui entache nos rapports avec nous-même et avec l'autre.



*Les Beaux Dimanches* de Marcel Dubé, mise en scène de Lorraine Pintal, Théâtre du Nouveau Monde, 1993. Photo : Les Paparazzi.

### La perte de l'identité

Puisant à même la mythologie culturelle de son pays, Dragutin a proposé des spectacles où le discours et la bouffe (y a-t-il plus «français»?) occupent littéralement tout l'espace. Sans histoires, ses pièces laissent parler des personnages, tous des Français de classe moyenne, qui, entre amis autour d'une table (*la Baie de Naples*), dans l'intimité (*sic*) d'un couple (*Eau de Cologne*), ou encore au travail (*le Chant des signes*), ne réussissent jamais qu'à dire des clichés. Parodiant ces repas censés être moments de convivialité et d'expression de soi, les conversations qu'on nous fait entendre sont l'envers de l'authenticité. La parole est obstacle plutôt qu'échange; on ne discute pas, on péroré.

L'idée de *la Trilogie* est venue après la première pièce, *la Baie de Naples*, créée en 1985, quand l'auteur a vu que cette parole vide et inutile que parlaient ses personnages était manifestement calquée sur la langue des nouvelles élites : politiciens, économistes,





*La Baie de Naples.* Joël Dragutin (à gauche) et Jean O'Cottrell. Photo : Christophe Mourthe.

vedettes du *showbusiness*, bref une parole publicitaire! Signe indéniable d'une grave dépersonnalisation, «ces gens étaient tous en train d'expliquer leur vie avec les mots des autres<sup>2</sup>». Alors, ce que l'on croyait être un vide ne s'avère-t-il pas être plutôt un trop-plein d'emprunts?

L'auteur a décidé de prendre deux personnages de *la Baie de Naples* et de montrer dans une deuxième pièce, *Eau de Cologne*, comment ces gens vivent, travaillent, rêvent même. Il a choisi deux Français qui ont réussi, un petit chef d'entreprise qui fabrique des casseroles (la bouffe n'est pas loin!) et son épouse, décoratrice d'intérieur de son métier. Le portrait est cruel de vérité, cet homme ressemble parfaitement à tous ces chefs de famille (dé)voués à leur travail qui mine pourtant leur vie affective, amoureuse, familiale... alors que, comble de l'ironie, ils disent précisément le faire pour le bien de cette famille. Sa femme s'est trouvé un *job* — féminisme oblige — qui lui donne un peu l'illusion d'être artiste, une sorte de métier alibi qui lui laisse suffisamment de temps pour s'occuper d'aide humanitaire, ce qui ne peut qu'être bon pour l'image de l'entreprise du mari! Toutes les valeurs de l'idéologie de droite s'y trouvent exprimées en un flot intarissable de phrases creuses : la productivité, la rentabilité, l'accumulation des biens — mais sans oublier la charité pour la bonne conscience —, la réussite quoi! On ne parle que contrôle, discipline, efficacité, dans un discours ponctué d'affirmations emportées consacrant leur bonheur satisfait... qui sont loin d'être convaincantes.

Et l'on s'aperçoit enfin que même les rêves des personnages leur sont soufflés par les films commerciaux, la publicité, les *soap* télévisés, les romans *Harlequin*, car cet homme et cette femme rêvent, oui, mais qui à la starlette, qui au prince

2. Ce qui fait penser à l'écriture de l'auteur allemand Kroetz, que Joël Dragutin a d'ailleurs monté. Voir mon article dans *Jeu* 57, 1990.4 : «Franz Xaver Kroetz : le degré zéro du réel», p. 45-50.

Parodiant ces repas censés être moments de convivialité et d'expression de soi, les conversations qu'on nous fait entendre sont l'envers de l'authenticité.

charmant. Leurs comportements puisent leurs modèles dans cette omniprésente culture de masse, où tout est standardisé : de l'habillement aux propos, en passant par les gestes, les ambitions et les désirs.

Finalement, *le Chant des signes* fait la preuve par l'absurde que pensée et autonomie sont étroitement liées. Cette pièce entièrement écrite en «langue de bois» a nécessité un travail préparatoire à partir de quelque 5 000 documents, compilés par ordinateur; sociologues et linguistes ont classé des expressions selon plusieurs registres : psychologique, économique, technologique, culturel, politique, et Dragutin y a puisé pour composer ce chant du cygne de la signification. On n'a jamais entendu pareil ramassis de «belles phrases», parmi lesquelles on pouvait reconnaître de ces perles de la rhétorique creuse dont nos politiciens locaux nous ont largement rempli les oreilles pendant les dernières séances de négociation sur l'avenir de notre pays, ou dont nous abreuvons actuellement les réformateurs de notre système d'éducation, qui se donnent le mandat d'en «actualiser les objectifs» pour atteindre des «standards internationaux de compétence» dans une «société à valeur rajoutée».

Le jeu vertigineux des comédiens, transformés en automates de la parole, a réussi à déconstruire la mécanique de ce langage. Spontanément, le travail du Théâtre UBU de Denis Marleau est venu à l'esprit de plusieurs : on retrouvait en effet dans toute cette *Trilogie des tables* la même énergie débordante, le même débit hallucinant, la même efficacité, toutefois appliqués à une matière plus quotidienne. L'agression médiatique dont nous sommes victimes ne pouvait trouver meilleure illustration que dans cette prolifération de mots, d'expressions toutes faites, de formules; ainsi s'opère un travail de sape des fondements de cette société du spectacle.

### **L'euphorie qui tue**

Fait à remarquer : dans les trois pièces, tous les personnages sont très contents. En cela, ils répondent très bien au conditionnement à l'optimisme : «Nous vivons dans une époque formidable!» Comment échapper aujourd'hui à ce discours euphorique sur la jeunesse nous répétant qu'il faut être jeune, dynamique, en santé (je hais le jogging!), et que tout ira bien!

Or, que nous démontrent encore ces spectacles avec leurs personnages parfaitement interchangeables, un télescopage du temps et de l'espace qui efface et les repères et la possibilité même de la mémoire, avec ce canonage de clichés-clips? Un lamentable nivellement de nos comportements, où le doute n'a plus sa place.

En même temps qu'on présentait *la Trilogie des tables* à l'Espace Libre, Lorraine Pinal reprenait sur la scène du Théâtre du Nouveau Monde *les Beaux Dimanches* de Marcel Dubé qui, sur un registre plus réaliste — la pièce date de 1965 — montrait tout de même les effets d'une crise profonde des valeurs. Ces Québécois, qui avaient beaucoup (tout?) misé sur le travail et l'acquisition des biens matériels qu'il permettait, ont découvert brutalement les failles de leur nouveau modèle du bonheur. On pouvait déjà sentir les effets aliénants de cette société de consommation dont on allait avoir bien de la difficulté à freiner les élans.



Victor, le héros petit-bourgeois de Dubé, ne comprend pas les désirs d'attention et de renouveau de sa femme et ne peut que s'écrier : «Mais qu'est-ce que tu veux de plus?» (entendons : que cette belle maison qui lui a coûté «10 000 \$ de plus que celle du voisin?»). Phrase que l'on a entendu dire, telle quelle, par le mari-vendeur-prospère-de-casserolles à sa femme frustrée, dans *Eau de Cologne* de Dragutin. L'amour pour eux avait définitivement pris la couleur de l'argent.

### «L'enfer du même»

Théâtre 95 veut faire un théâtre interrogatif, voire agressif, alors que la culture, chez lui, jouissant de beaucoup de subventions, est de plus en plus un moyen de promotion de l'image de la France et que le cercle des mondanités, où se retrouvent artistes, journalistes, politiciens et industriels, aux dires de Joël Dragutin, empêche la pratique d'un théâtre critique à l'égard du pouvoir.

Cet auteur a su inventer une forme de théâtre qui, sans être didactique, constitue une description caricaturale, avec ses procédés d'énumération, d'accumulation jusqu'à la saturation, ses raccourcis et son inflation verbale. Dragutin est obsédé par le thème de la standardisation culturelle, nourrie par le nouvel économisme international : de part et d'autre de l'océan, ne portons-nous pas tous les mêmes vêtements, n'avons-nous pas tous les mêmes références, les mêmes modes de vie, les mêmes ordinateurs, selon le même modèle américain? La culture est régie par le principe de la consommation, son modèle est le *fast-food*, sa référence le dollar, sa valeur l'immédiateté. L'enfer, ce n'est plus les autres, comme le disait Sartre, ni même nous autres, comme nous le répète Julie Snyder, non, actuellement, nous vivons l'enfer du même!

Mais, paradoxalement, à force de bombarder des mots vidés de leur sens, ces spectacles se mettent à en avoir un sens, un sens terrible même : ils nous donnent l'heure juste sur le degré zéro de notre pouvoir d'action, car si nous ne contrôlons plus nos mots, comment pouvons-nous intervenir dans le réel? Le lien indispensable entre le moi, la parole et le contexte est brisé, les mots ne nous servent plus, ils servent une économie de marché. On ne parle pas cette langue, elle nous parle. C'est devenu un cliché (eh non! on n'y échappe pas) de dire que la réalité est médiatisée. Allons-nous, un jour, la retrouver? Où? Et dans quel état?

Paraphrasant le «il faut être absolument moderne» de Rimbaud, l'envie me prend de dire, aujourd'hui, «il faut être absolument minoritaire». Car si nous subissons, selon l'expression de Finkielkraut, «la tyrannie des idées reçues<sup>3</sup>», notre salut ne peut se trouver que dans l'envers de ce formidable système compresseur, dans le petit, dans la marge, dans le plaisir de l'inutile. Où sont passées les émotions, les tendresses et les caresses?

La culture est régie  
par le principe  
de la consommation,  
son modèle est  
le *fast-food*,  
sa référence le dollar,  
sa valeur  
l'immédiateté.

3. Alain Finkielkraut, *la Défaite de la pensée*, Paris, Gallimard, coll. «Folio/Essais», 1987, p. 168. Je me sens d'autant plus à l'aise de citer Finkielkraut que Joël Dragutin lui-même lui emprunte son titre «la défaite de la pensée» pour désigner un certain état de la «culture» dans nos sociétés capitalistes.

### L'imaginaire amoureux

C'est bien triste à dire, mais les comportements amoureux risquent bien d'être eux aussi des comportements culturels appris. Aujourd'hui, même la façon de s'aimer est codifiée : les gestes, les promenades sur la jetée, le repas au restaurant, bougie sur la table, l'échange de mots doux... (comment surnommez-vous votre amour, déjà?), tout cela aussi subit l'assaut des modèles médiatiques.

Vous vous rappelez cette histoire de la moitié d'orange qui trouvera un jour son autre moitié? Eh bien, c'est à cette image romantique selon laquelle l'amour transcende espace et barrières sociales que s'attaquera Joël Dragutin dans sa prochaine pièce. S'appuyant sur une analyse sociologique qui dit que 90 % des gens se marient avec quelqu'un de même niveau socioculturel qu'eux, que 45 % des gens le font avec quelqu'un qui habite dans un périmètre de 20 km autour de leur domicile, il se promet de déglonfler cet autre mythe de la liberté humaine qui prétend que le monde s'ouvre de plus en plus à nous et que nous avons les moyens d'en jouir sans contraintes.

Le langage amoureux, qui n'échappe pas aux influences commerciales ni à la mode, sera donc le sujet d'une tragi-comédie musicale intitulée *Tant d'espace entre nos baisers*. Si ce texte veut, comme les autres, jeter un éclairage cru sur les stéréotypes du discours, ce beau titre, qui échappe de loin au cliché, ravive l'espoir quant au pouvoir de l'individu à imaginer sa vie.

*Le Chant des signes*. Photo :  
Christophe Mourthe.

À voir à Paris à l'automne 1993... à moins que Joël Dragutin ne revienne nous rendre visite! ◆

